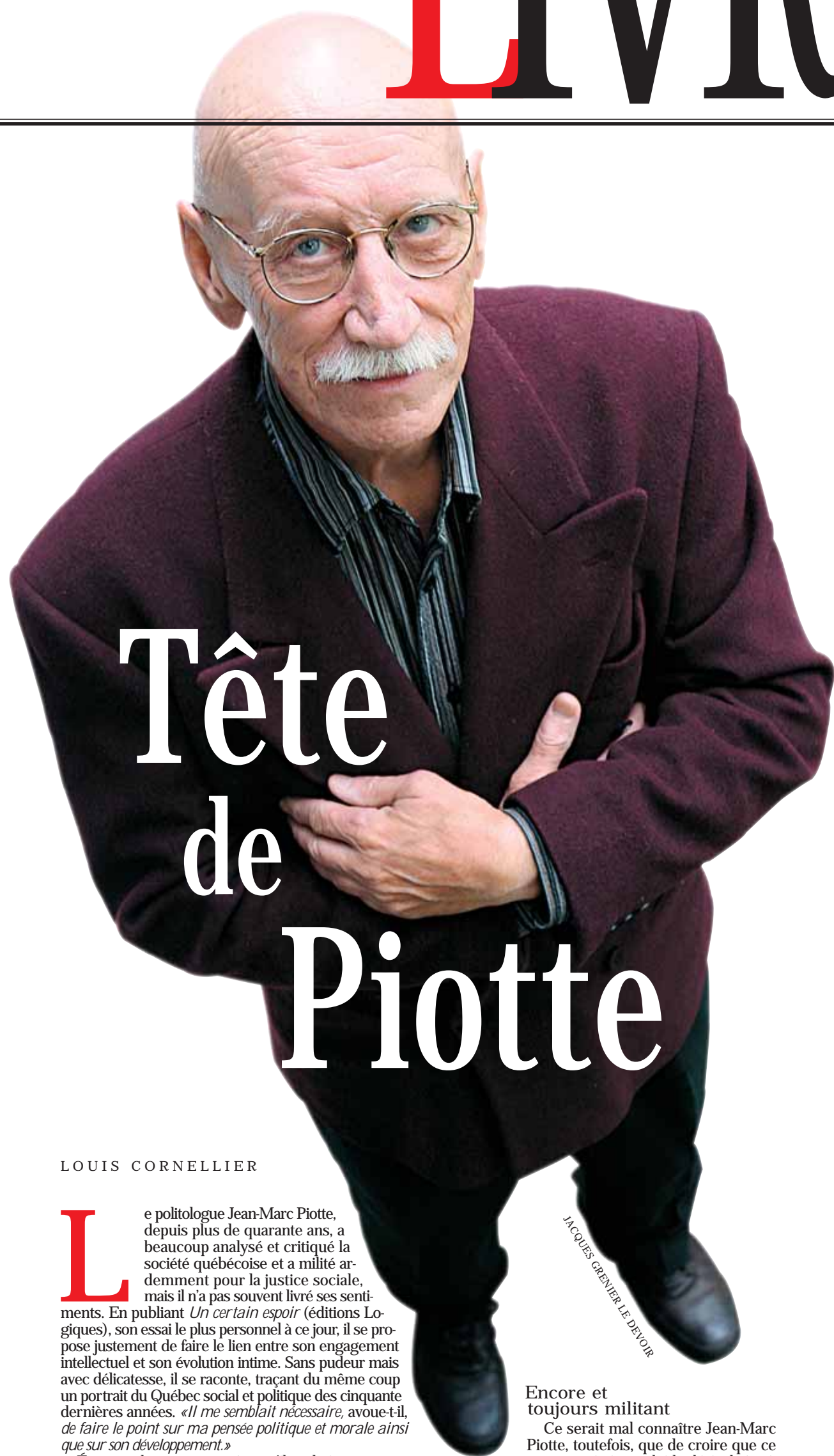


**LITTÉRATURE**  
Mavrikakis, rage et colère  
Page F 3**ESSAI**  
Le symptôme Jeff Fillion  
Page F 8

# LIVRES



## Tête de Pirotte

LOUIS CORNELLIER

**L**e politologue Jean-Marc Pirotte, depuis plus de quarante ans, a beaucoup analysé et critiqué la société québécoise et a milité ardemment pour la justice sociale, mais il n'a pas souvent livré ses sentiments. En publiant *Un certain espoir* (éditions Logiques), son essai le plus personnel à ce jour, il se propose justement de faire le lien entre son engagement intellectuel et son évolution intime. Sans pudeur mais avec délicatesse, il se raconte, traçant du même coup un portrait du Québec social et politique des cinquante dernières années. «*Il me semblait nécessaire, avoue-t-il, de faire le point sur ma pensée politique et morale ainsi que sur son développement.*»

Évoquant beaucoup sa mère qu'il a admirée, Pirotte, naguère considéré comme le «*père*» du marxisme québécois, narre son enfance malheureuse à l'eau bénite. Nourri du Sermon sur la montagne et multipliant les neuvaines pour demander à Dieu de soulager ses frères et sa sœur malades, il espère au moins une justice dans l'au-delà. «*Une famille qui prie est une famille unie*», disait alors le cardinal Léger. «*Nous sommes à l'époque très unis, à genoux et malheureux*», réplique Pirotte.

Jeune universitaire, il remet toutes ses croyances en question, perd la foi et se retrouve livré au néant. C'est la lecture de Marx qui le sauvera momentanément. «*La haine envers la classe dominante et la solidarité de la classe ouvrière, pense-t-il alors, doivent remplacer l'amour du prochain, afin de pouvoir créer une société où l'amour et l'amitié seraient possibles.*» Ce marxisme théorique, toutefois, frappera le mur du réel, c'est-à-dire les sociétés oppressives qui s'en réclament. «*Totalement découragé*», avoue Pirotte, *j'essaie de me suicider.* L'espoir communiste ne vaut pas mieux que l'illusion du Paradis qu'il devait remplacer. C'est en se réfugiant dans l'étude des grands philosophes et en devenant père, pour la joie du don, que l'intellectuel découvrira un nouveau sens à sa vie. L'enseignement, de même, qui est aussi don, entretiendra le feu chez lui.

«*Donner un sens à sa vie requiert de se sentir responsable à la fois de ce qui se produit dans la société et dans le monde*»

toutefois devant le scepticisme qui affecte le Québec contemporain. Celui-ci n'est que le triste envers de celui-là. «*L'intégriste*», explique-t-il, *dévalue la raison au nom de la foi, tandis que le sceptique nie les pouvoirs de la raison et considère que toute affirmation est objet de foi.* Nous sommes peut-être plus libres, donc, mais «*cette liberté a été dévaluée, ramenée trop souvent à la capacité d'exprimer ses feelings*» et de se perdre dans

Encore et toujours militant

Ce serait mal connaître Jean-Marc Pirotte, toutefois, que de croire que ce parcours a éteint en lui le désir de justice sociale. «*Ceux qui sacrifient leur famille à leur art, à leur profession ou à la politique*», écrit-il, *sont aussi insensés que ceux, plus nombreux, qui se limitent à leur petit cercle. Donner un sens à sa vie requiert de se sentir responsable à la fois de ce qui se produit dans la société et dans le monde.* Aussi, même s'il ne croit plus «*à l'émergence d'un homme nouveau*» tel que cela a été chanté par l'utopie communiste, Pirotte n'a pas perdu le sens et le goût de la lutte. «*Même si on ne sait plus comment l'engendrer*», lance-t-il, *il faut continuer de lutter pour un autre monde.* «*Le temps, ajoute-t-il, est à la révolte, non à la révolution, non à la réforme.*»

S'il se réjouit du fait que nous soyons sortis du Québec «*intégriste*» d'avant la Révolution tranquille, Pirotte se désole toutefois devant le scepticisme qui affecte le Québec contemporain. Celui-ci n'est que le triste envers de celui-là. «*L'intégriste*», explique-t-il, *dévalue la raison au nom de la foi, tandis que le sceptique nie les pouvoirs de la raison et considère que toute affirmation est objet de foi.* Nous sommes peut-être plus libres, donc, mais «*cette liberté a été dévaluée, ramenée trop souvent à la capacité d'exprimer ses feelings*» et de se perdre dans

VOIR PAGE F 2: PIROTTE



## Éditions de l'Homme: 50 ans d'édition

CAROLINE MONTPETIT

**C**ela a commencé avec l'affaire Coffin. Deux ans après la pendaison de cet homme que l'on a dit faussement accusé du meurtre de trois Américains, Jacques Hébert demande à Edgar Lespérance, qui est imprimeur, de publier un livre intitulé *Coffin est innocent*. C'est le premier ouvrage publié aux Éditions de l'Homme, que Jacques Hébert a baptisées en 1958. Relié à la colle et à la main, exemplaire par exemplaire, *Coffin est innocent* emprunte les chemins déjà utilisés par Edgar Lespérance pour diffuser les publications de sa propre maison, qui s'appelle à l'époque Police Journal. On y trouve notamment les petits romans de poche à dix sous que sont ceux de l'agent *Ixe 13*, *Albert Brien*, etc.

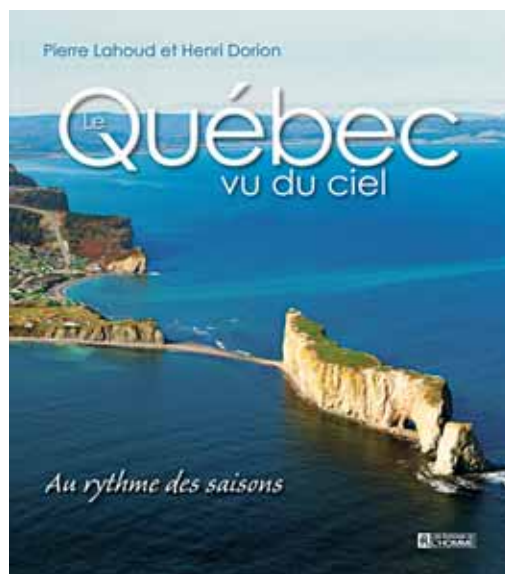
«*À l'époque, on sortait 12 ou 15 titres de ces petits romans à dix sous par semaine*», se souvient aujourd'hui Pierre Lespérance, le fils d'Edgar, qui a ainsi assisté à la naissance des Éditions de l'Homme, où il est encore aujourd'hui, 50 ans plus tard.

Le premier titre des Éditions de l'Homme bénéficie donc ainsi du réseau de distribution phénoménal que sont déjà les dépanneurs et les épiceries du coin, pour un total de quelque 1500 points de vente.

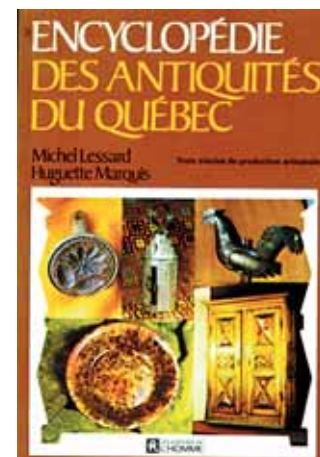
«*À l'époque, il n'y avait que 60 librairies au Québec*», se souvient Pierre Lespérance. Le réseau en compte aujourd'hui quelque 300. «*C'était la première fois qu'on vendait un livre hors librairie. C'était le début de l'agrandissement de la distribution. Si on n'avait pas élargi la clientèle, on n'aurait peut-être pas le réseau de librairies que l'on connaît aujourd'hui.*»

Le livre de Jacques Hébert se vend donc très bien. Et l'ancien sénateur devient alors l'éditeur des Éditions de l'Homme, qui demeurent la propriété d'Edgar Lespérance. En cette période où s'annonce bientôt la Révolution tranquille, les œuvres publiées sont souvent des ouvrages de sciences humaines, liés aux

VOIR PAGE F2: 50 ANS D'ÉDITION



PHOTOS: LES ÉDITIONS DE L'HOMME



## QUICHOTTE ET LES INVINCIBLES

Erri De Luca | Gianmaria Testa | Gabriele Mirabassi

**3 REPRÉSENTATIONS EXCEPTIONNELLES !**  
18, 19 et 20 septembre à 20 h  
Cinquième Salle de la Place des Artslaplacedesarts.com  
514 842 2112 / 1 866 842 2112

www.festival-fil.qc.ca

Festival International  
de la Littérature

## LIVRES

ENTREVUE

# Antonine Maillet ou l'art de mettre au monde une œuvre

CAROLINE MONTPETIT

Une petite dame en bleu ouvre la porte. Antonine Maillet sourit de ses yeux bleus perçants. Aucune fatuité chez cette écrivaine qui vit pourtant dans la rue qui porte son nom, à Outremont, et qui lance ces jours-ci un autre roman chez Leméac, *Le Mystérieux Voyage de Rien*.

À près de 80 ans, elle arrive de Moncton, où, tout récemment, on célébrait le 50<sup>e</sup> anniversaire de son premier livre, *Pointe-aux-Coches*. Des chercheurs de partout s'étaient réunis pour discuter de son œuvre. Et l'Acadie voulait aussi lui témoigner sa reconnaissance de l'avoir, par ses ouvrages largement primés et traduits, «mise sur la carte».

La carte? Quelle carte? Au fait, l'Acadie, cédée aux Anglais par le traité d'Utrecht, en 1713, est-elle sur la carte?

Cette question, qu'Antonine Maillet a posée à sa mère alors qu'elle était toute petite, est à la source notamment d'un extrait de *La Sagouine*.

C'est lorsqu'une petite Québécoise, qui s'appela à cette époque une «Canadienne française», est arrivée à la petite école de Bouctouche que fréquentait Antonine Maillet que celle-ci s'est mise à se poser des questions sur son identité. Je ne suis pas Canadienne-française parce que je ne suis pas Québécoise, avait-elle dit, je ne suis pas Canadienne anglaise non plus, alors moi, maman qu'est-ce que je suis?



Antonine Maillet chez elle, à Outremont

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Et sa mère lui avait répondu tu es Acadienne, hélas, mais c'est un pays qui n'existe plus. «Elle a dit: "T'es Acadienne, mais l'Acadie n'existe plus". Elle voulait dire qu'il n'y a plus de nationalité acadienne. Imaginez un enfant de cinq ans qui entend cela. Il ne comprend pas mais il enregistre une blessure. Et c'est cela qui est sorti dans *La Sagouine*», se souvient Antonine Maillet.

Ce sont en effet ces interrogations qu'Antonine Maillet devenue auteur a mises bien plus tard, dans la bouche de la Sagouine, le célèbre personnage de la pièce du même nom, écrite en 1971.

Sagouine, dit-elle, c'est un mot qu'elle a inventé, une sorte de mélange entre sagouin, qui désigne un homme sale, ou sarigaillonne, qui veut dire souillon.

Des Sagouines, il y en avait beaucoup à Bouctouche, dans la jeunesse d'Antonine Maillet. Le village était en effet très clairement divisé entre deux classes sociales, se souvient-elle. D'un côté, une classe sociale plus aisée, dont Antonine Maillet faisait partie, avec son père et sa mère maîtres d'école, et de l'autre, «en bas d'la track», les gens plus

pauvres, au parler populaire, dont fait partie la Sagouine, avec ses «j'avions», et ses «je pensions» et autres régionalismes.

«Leur niveau de langage me fascinait, mais aussi le type de personnes qu'ils étaient. Ils étaient libres, ils n'allaient ni à l'église ni à l'école. Ils n'étaient pas vraiment considérés comme des citoyens», dit-elle.

Les Sagouines, donc, avec leur parler particulier, étaient une source de fascination permanente pour la jeune Antonine Maillet, qui développe aussi une passion pour les langues. Plus tard, lorsqu'elle fera sa thèse de doctorat sur Rabelais et les traditions orales acadiennes, elle recensera pas moins de 500 mots tirés de l'œuvre de Rabelais dans le parler populaire acadien.

C'est que Rabelais vient, comme les Acadiens originellement, du centre-ouest de la France, région notamment du Poitou-Charentes. Il utilise donc, comme eux, les mots «cobi», par exemple, pour cabossé, ou «chucher», pour crier.

Antonine Maillet se souvient par exemple de sa tante Madeleine, qui quelques jours avant sa mort, avait énoncé le proverbe: «Oignez le vilain, il vous poindra, Poignez le vilain, il vous oindra.» «J'étais très étonnée de retrouver ce proverbe tel quel dans *Rabelais!*» dit-elle.

On trouve d'ailleurs, dans *Le Mystérieux Voyage de Rien*, quelques-uns de ces mots de l'ancien français que parlent les Acadiens. Et ce petit

Rien, qui est en fait un être de fiction qui a échappé au contrôle de son auteur, a des connaissances bien poussées pour son petit âge! Il sait par exemple, comment faire le lien entre le mot «orge», utilisé en français, et le mot «barley», utilisé en anglais. C'est le mot «baillarge», ou «baillorge», utilisé couramment en Acadie, qui en est la source.

*Le Mystérieux Voyage de Rien*, c'est une aventure dans l'univers de la création. «Je dirais conte de la création, plutôt que conte philosophique», dit Mme Maillet.

En fait, Rien est un rien du tout, un enfant jamais né, qui sera récupéré par une écrivaine en mal d'inspiration, avant de s'échapper dans un tour du monde étourdissant, où il rencontrera notamment Personne et Quelqu'un.

Roman de la création, donc, qui fait aussi songer à une maternité. Il s'est d'ailleurs passé neuf mois, jour pour jour, entre le début et la fin de la rédaction de ce livre. «C'est un hasard, mais c'est un fait», dit l'auteur en entrevue, qui dit, de plus en plus, et à mesure que passent les années, être portée par l'urgence d'écrire des choses qui lui tiennent vraiment à cœur.

Le Devoir

LE MYSTÉRIEUX VOYAGE DE RIEN

Antonine Maillet

Leméac

Montréal, 2008, 313 pages

## PIOTTE

Un décrocheur de la question nationale

SUIITE DE LA PAGE F 1

la distraction. Pourtant, la liberté, l'égalité et la rationalité méritent d'être défendues dans un monde livré à un marché qui les défigure.

Comment, cela dit, les défendre? Piotte n'a plus de réponses toutes faites. Rejetant l'économie de planification socialiste qui a échoué et la planification populaire d'inspiration anarchiste qui «est une utopie stérile», il retient toutefois, tout en soulignant à gros traits leurs limites, «les divers types de coopératives, les entreprises auto-gérées, les organismes créés dans le sillage de l'économie sociale et les sociétés d'État [qui] cherchent à limiter l'absolutisme du profit et de la productivité liée au marché et à l'entreprise privée [...]».

De nécessaires contre-pouvoirs

Piotte insiste aussi sur la nécessité des «contre-pouvoirs sociaux», malgré leurs ratés. C'est au syndicalisme, rappelle-t-il, que l'on doit les luttes pour un salaire décent, pour la sécurité d'emploi, pour un horaire de travail acceptable, pour la santé au travail et pour les assurances sociales. Aux prises avec une offensive patronale qui joue de la précarité du travail et de la délocalisation dans un souci de «flexibilité», les syndicats doivent réunir les travailleurs précaires et s'allier à leurs semblables du Sud, tout en se repolitisant, mais ils semblent réticents à le faire.

Piotte salue aussi la présence «incontournable» du féminisme, regrette le virage consummateur du mouvement gai, souhaite un écologisme engagé mais non catastrophiste, encourage la lutte contre la discrimination des Premières Nations et des Noirs et trouve dans le courant altermondialiste un sain mouvement de «recommunautarisation du tissu social», tout en insistant sur le danger de repli qui le guette et sur l'urgence d'investir l'espace de la politique active.

Même s'il la présente comme un «État de droits oligarchiques», Piotte, et cela en surprendra plusieurs, reconnaît que la démocratie représentative «constitue actuellement le meilleur type d'État possible». La bourgeoisie y domine, certes, mais «le contre-pouvoir populaire» parvient néanmoins à s'y exercer. Des réformes (et voilà le réformisme qui revient), cela étant, s'imposent: réforme électorale, financement des partis, mandats écourtés et non renouvelables, élections à date fixe. Sur le plan international, il importe de faire pression en faveur du multilatéralisme pour contrer la puissance américaine.

Piotte décevra les souverainistes en se présentant comme un décrocheur de la question nationale. Après avoir voté Oui en 1980 et en 1995, il affirme ne pas vouloir d'un troisième référendum voué à l'échec et nuisible au Québec. De toute façon, une souverai-

neté portée par des défenseurs de l'ALENA et du déficit zéro ne l'intéresse pas, explique-t-il en oubliant de nous dire en quoi l'abandon de ce projet contribuera plus que sa poursuite à la justice sociale. Selon lui, le Québec peut protéger la langue française sans passer par la souveraineté. Il souhaiterait même que Québec solidaire défende «un statut particulier qui accorderait au Québec tous les pouvoirs culturels nécessaires à son développement», même s'il doute des chances de réussite de cette revendication. Résigné, Piotte? Bizarre, pour une semblable tête de pioche! Comme est surprenante aussi, de sa part, la reprise du cliché de droite selon lequel l'école publique actuelle défavorise les bons élèves. Il le regrette, mais semble y croire.

«Jeune, conclut-il, me heurtaient ces vieux désabusés qui prédisaient que je deviendrais comme eux. Je m'étais juré de garder vivants mes rêves de jeunesse. Évidemment, mes rêves n'ont plus l'éclat de jadis. Je ne crois plus à un paradis possible. Je ne privilégie plus nécessairement les mêmes votes. Mais j'ai conservé mon désir de changement social, ma croyance que le monde pourrait être meilleur, mes valeurs de liberté, de solidarité et d'équité.» Avec l'espoir de justice chevillé au cœur tout au long de son parcours, Jean-Marc Piotte n'a pas démerité.

louisco@sympatico.ca

## 50 ANS D'ÉDITION

SUIITE DE LA PAGE F 1

grands bouleversements de l'heure: *Le Chrétien et les élections*, *Confidences d'un commissaire d'école*, et enfin, les célèbres *Insolences du frère Urteil*, de Jean-Paul Desbiens, qui connaissent un succès fulgurant en 1960. «On en avait tiré 5000 et, en six mois, on en avait vendu 130 000», se souvient Pierre Lespérance. «Des nos premiers livres, on a sauté directement dans les grands débats de la Révolution tranquille», ajoute-t-il. Tout ces livres continuent de bénéficier d'un réseau de distribution élargi, ce qui fait dire à Pierre Lespérance que «les Éditions de l'Homme ont collaboré étroitement au développement de la lecture», pour le bien-être même des libraires qui jouissent par conséquent, dit-il, d'un plus grand bassin de lecteurs. Pierre Lespérance ne se plaint pas non plus du développement de la télévision, qui a éveillé des intérêts, croit-il, pour les livres dont elle fait mention.

Voyant le succès de l'affaire, Jacques Hébert fonde sa propre maison d'édition, les Éditions du Jour (qui seront ensuite rachetées par les Éditions de l'Homme), et c'est Alain Stanké qui prend le relais comme éditeur de la maison d'édition.

En 1964, Edgar, le père de Pierre Lespérance, décède. Et son fils prend alors sa succession, à la tête d'une entreprise devenue empire. Au fil du temps, les Lespérance ont en effet acheté les Éditions du Jour, Quinze, VLB, l'Hexagone, Parti pris, Typo, La Presse et quelques autres. À partir de cet ensemble, il fonde le groupe Ville-Marie Littérature. C'est ce groupe qui prend en charge principalement les activités littéraires, alors que les Édi-

tions de l'Homme conservent les ouvrages plus généraux.

Les beaux livres

Au début des années 70, les Éditions de l'Homme commencent à s'intéresser aux beaux livres et au patrimoine québécois. C'est l'époque de la première édition de *L'Encyclopédie des antiquités du Québec* signée Michel Lessard. «Le manuscrit faisait quatre grosses boîtes», se souvient Lespérance! «Cela a été un très grand succès même si c'était en noir et blanc», dit-il. C'est aussi un livre de Michel Lessard, sur *Québec ville de patrimoine*, qui sera le premier livre à être publié entièrement à l'aide d'une machine numérique, acquise en 1991. M. Lespérance se souvient avoir utilisé ce procédé après qu'un fournisseur lui eut livré une machine, en provenance du Japon, dont il ne connaissait même pas le fonctionnement! Deux ans plus tard, les livres publiés entièrement en couleurs font leur apparition.

«Ça, ça nous a ouvert des portes pour faire du beau livre», dit-il.

Depuis l'an 2000, c'est Pierre Bourdon, ancien patron de la distribution de Sogides, qui est devenu l'éditeur des Éditions de l'Homme. L'éditeur divise aujourd'hui la production des Éditions de l'Homme entre quatre grands secteurs: les beaux livres, psychologie et sciences humaines, la vie pratique, dans laquelle on retrouve notamment les grands succès qu'ont été les livres de la diététiste Louise-Lambert Lagacé, et les essais et documents, parmi lesquels on trouve bientôt la biographie de Julie Couillard et celle de Jean Coutu.

C'est donc aux Lespérance que l'on doit d'avoir développé le premier réseau de distribution tel qu'on le connaît aujourd'hui, et par lequel un seul distributeur

s'occupe de la diffusion de plusieurs éditeurs. La maison de distribution Agence de distribution populaire (ADP) distribue ainsi aujourd'hui la production de 20 ou 25 éditeurs québécois dans quelque 3000 points de vente du Québec. Ces éditeurs bénéficient aussi d'une représentation européenne.

«Pour les Français, on est un éditeur international, dit Pierre Bourdon. [En psychologie], on est au même niveau qu'Odile Jacob ou des grandes maisons comme celles-là. [...] Beaucoup d'auteurs français nous envoient des manuscrits sans savoir qu'on est québécois.»

«Il y a un grand choix. Tout ne se vend pas, mais il y a un très bon choix pour celui qui aime lire», dit Pierre Lespérance au sujet de l'édition québécoise d'aujourd'hui, ajoutant aussi qu'il ne fait concurrence à personne. Il y a trois ans, toutes les activités des Éditions de l'Homme ont été rachetées par Quebecor. Pierre Lespérance n'en est donc plus propriétaire, bien qu'il demeure à la barre des opérations.

Tout homme d'affaires qu'il est, Pierre Lespérance admet que le métier d'éditeur comporte des risques.

«Il y a toujours des surprises en plus et en moins. Il y a toujours un risque. Il faut gérer ce risque-là. Il faut décider par exemple combien on en imprime. On fait des paris chaque fois qu'on fait un livre», dit-il.

Un Jacques Salomé ou un Guy Corneau, par exemple, sera imprimé d'emblée à 50 000 exemplaires. Mais il faut savoir rester prudent.

«Si une maison d'édition ne fait pas attention, ses pertes s'accumulent très rapidement. La marge de profit est très limitée», dit-il.

Le Devoir

éditions Liber  
Philosophie • Sciences humaines • Littérature

Jacques Marchand  
*Les philosophes et la recherche de la vraie vie: Socrate, Platon, Aristote*

Philippe Willemart  
*De l'inconscient en littérature*

Des jeux et des rites

sous la direction de  
Philippe St-Germain et Guy Ménard  
*Des jeux et des rites*

ASSOCIATION DES ILLUSTRATEURS ET ILLUSTRATRICES DU QUÉBEC

25<sup>e</sup> anniversaire  
+  
Soirée portfolio  
=  
24 septembre  
au Bain Mathieu

RSVP illustrationquebec.com

LE DEVOIR INFOPRESSE APO

CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL  
OUTILLERIE  
Forum jeunesse